



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Saul Eisenberg, les connexions chinoises d'Israël

Homme d'affaires richissime, très lié au Mossad, il fut l'un des grands artisans du rapprochement entre Israël et la Chine.

« A M. Eisenberg, qui a ouvert les portes de la Chine à Israël. » C'était en 1992, lors d'un dîner officiel à Pékin. Tout juste nommé Premier ministre d'Israël, Yitzhak Rabin portait un toast remarqué à l'un des convives présents à sa table, un homme de 72 ans à l'allure discrète. Jamais encore Saul Eisenberg n'avait fait l'objet d'un tel éloge public. Surtout, jamais encore un officiel israélien n'avait ainsi souligné son rôle dans le rapprochement entre la Chine et Israël. Lui, l'homme de l'ombre, lui que l'on disait lié au Mossad - les services secrets israéliens - et dont la vie était remplie de mystères apparaissait soudain en pleine lumière.

Qui connaît vraiment Saul Eisenberg, en dehors des spécialistes de la Chine et d'Israël, de quelques hommes d'affaires bien introduits dans les deux pays et des professionnels du renseignement ? Même dans son pays, l'homme est peu connu. Tout juste sait-on qu'il fit fortune dans les affaires - il « pesait » 10 milliards de dollars à la fin de sa vie -, qu'il avait ses entrées dans toute l'Asie et qu'il est mort en 1997, à 76 ans, d'une crise cardiaque survenue lors d'un déplacement à Pékin. Toujours friande d'anecdotes, la presse ne manquait pas de rappeler qu'il possédait son propre Boeing 727 pourvu de tout le confort - y compris une chambre immense et des crachoirs en or massif - où il vivait la moitié de son



temps, qu'il était propriétaire de sept résidences dans le monde et qu'il réservait à l'année la plus belle suite dans le plus bel hôtel de Pékin. La rumeur prétend même que l'un des murs de sa résidence principale, dans le très chic quartier de Savyon à Tel Aviv, était recouvert d'or pur... Mais pour le reste, pas ou très peu d'articles de presse - et bien sûr pas un seul ouvrage - sur l'homme, son parcours et ses activités. Même la consultation du site d'Israel Corporation, la compagnie dont il devint actionnaire en 1970 et qu'il dirigea jusqu'à sa mort, ne nous apprend pas grand chose. On y lit simplement que la firme, avec sa trentaine de filiales, est le premier groupe industriel d'Israël, qu'elle est présente dans les secteurs de l'énergie, des transports maritimes et terrestres et qu'elle réalise 70% de son chiffre d'affaires à l'international. Rien ou presque sur les investissements en Chine. Comme si la question, aujourd'hui encore, restait frappée du sceau du secret.

L'histoire de Saul Eisenberg, c'est pourtant celle du lent rapprochement entre la Chine et Israël, deux Etats que tout oppose en apparence. Dans cette partie de deux di-

plomatique, l'homme d'affaires joua un rôle capital, intervenant le plus souvent pour le compte de l'Etat hébreu mais n'oubliant jamais ses propres intérêts. Agent du Mossad qu'il alimentait en informations de première main et dont il employait plusieurs officiers, marchand d'armes opérant de manière quasiment officielle, il fut actif non seulement en Chine mais aussi dans toute l'Asie du Sud Est à l'époque du communisme triomphant. « Pendant des décennies, il fut présent dans des pays où pas un seul homme d'affaires occidental ne mettait les pieds », dira au lendemain de sa mort Avraham Shohat, ancien ministre des Finances. Telle est bien, en effet, l'un des clés de son influence : avoir été le premier sur place.

Pour comprendre l'étonnant destin de Saul Eisenberg et son rôle dans le rapprochement entre la Chine et Israël, il faut remonter loin en arrière, en 1939. Cette année-là, Saul Eisenberg, ses parents et ses trois frères et sœurs quittent leur ville natale de Munich, où lui-même est né en 1921, pour échapper aux persécutions nazies. Direction la Hollande et, de là, Shanghai, en Chine. L'histoire, sujette à caution, raconte que, lors d'une

alerte au sous-marin survenue sur le navire qui l'emportait vers l'Asie, le jeune Eisenberg aurait refusé d'interrompre son petit-déjeuner, estimant « que quant à mourir, autant mourir le ventre plein. » Une manière de souligner son sang froid. Quoiqu'il en soit, c'est à Shanghai que le futur tycoon israélien commence sa prodigieuse carrière. La ville abrite alors une importante communauté juive qui, au fil des mois, ne cesse d'augmenter de l'apport des Juifs européens qui ont réussi à échapper aux Nazis. Surveillé assez mollement par les Japonais - qui ne partagent pas les délires antisémites de leurs alliés allemands - ravitaillé en vivres et vêtements par les institutions caritatives juives américaines - du moins jusqu'en décembre 1941 - et non clôturé contrairement à ce qui se passe ailleurs - le ghetto de Shanghai est alors une véritable ville dans la ville où près de 30 000 personnes venues des quatre coins tentent tant bien que mal de survivre. Débrouillard en diable, le jeune Saul Eisenberg y parvient sans trop de difficulté, se livrant à toute sorte de trafics plus ou moins rentables, à l'intérieur du ghetto mais aussi à l'extérieur, notamment avec les troupes d'occupation japonaises. Très

vite, Saul Eisenberg devient l'un des piliers de la communauté juive de Shanghai. Il est notamment l'un des membres les plus actifs des antennes chinoises du Betar, le mouvement de jeunesse sioniste extrémiste créé par Vladimir Jabotinski - représentant de l'aide droite du sionisme qui ne cache pas une certaine admiration pour Mussolini - et de l'Irgoun, l'autre mouvement de la droite sioniste, dont l'objectif est d'expulser les Anglais de Palestine pour y installer un Etat Juif. Des Juifs contre les Anglais... Appliquant à la lettre le vieux principe selon lequel « les ennemis de mes ennemis sont mes amis », les services secrets japonais ont vite fait de soutenir le Betar et l'Irgoun, allant même jusqu'à susciter la création de petits groupes paramilitaires constitués de juifs d'origine russes et opérant à la frontière sino-soviétique. Saul Eisenberg fut-il un agent japonais ? Rien ne le prouve, même si des contacts avec l'armée et les services secrets japonais sont plus que probables. L'homme, en tout cas, est suffisamment bien introduit en haut lieu pour se voir accorder l'autorisation de quitter la Chine - où il n'y a, semble-t-il, plus guère d'affaires à faire - et de s'installer au Japon. Qu'y fait-il ? Encore au-



jourd'hui, c'est un mystère. Tout juste sait-on que, installé à Tokyo, il y épouse Leah Freudsberger, dont le père est professeur à l'Université de Tokyo et dont la mère est issue d'une vieille famille de l'aristocratie japonaise, qu'il se met à son compte comme négociants en métaux - une denrée rare à l'époque - ce qui lui vaut de nouer de précieux contacts avec les dirigeants de Nippon Steel, et qu'il a ses entrées à l'Etat-Major impérial.

En 1945, on le retrouve dans les ruines de Tokyo, déjà prospère, vendant à l'armée américaine d'occupation des équipements pour salles de bain et cuisines confectionnés avec de l'aluminium récupéré sur les carcasses d'avion avec la complicité de ses anciens contacts dans l'armée japonaise. A l'heure de la reconstruction du Japon, cette activité, située aux frontières de la récupération et de l'industrie, fait sa fortune. Elle lui permet de s'implanter très tôt dans d'autres pays d'Asie, et notamment en Corée du Sud où il ouvre un bureau au début des années 1950. Il y fait négoce de toutes sortes de marchandises - bois, acier et métaux, textiles... - réexportées ensuite vers le Japon. Citoyen israélien

depuis 1949, il est alors l'un des piliers de la communauté juive de Tokyo pour laquelle il fait construire une synagogue.

En 1962, Saul Eisenberg, sa femme et leur six enfants s'installent définitivement à Tel Aviv. Jusqu'en 1970 cependant, son entreprise est toujours immatriculée au Japon, ce qui lui permet d'échapper aux taxes très élevés qui frappent les bénéfices réalisés au titre de l'import-export. Ce n'est qu'en 1970 que la Knesset fait passer une loi exemptant totalement ces activités. Une loi aussitôt baptisée « Loi Eisenberg » par la presse. Il faut dire que l'homme d'affaires s'est livré à un intense travail de lobbying pour faire abroger ces dispositions fiscales. Cette année-là, un autre événement essentiel se produit. A la tête d'un petit empire commercial présent au Japon, en Corée du Sud et en Thaïlande, Saul Eisenberg devient en effet le principal actionnaire privé d'Israel Corporation, une compagnie fondée en 1968 par l'Etat hébreu afin de lever des fonds pour les entreprises publiques auprès de la diaspora juive mondiale. Cette opération permet à Saul Eisenberg de mettre un pied dans le transport maritime - avec la compagnie maritime Zim - la

chimie et le pétrole. Par Israel Corp., dont il finira par contrôler 49% des actions, Saul Eisenberg commence également à tisser de précieux liens avec la classe politique israélienne. Il est notamment très proche du Likoud, dont de nombreux membres fondateurs ont été membres des mouvements Betar et Irgoun.

A quel moment précisément Saul Eisenberg commence-t-il, via les affaires et le grand négoce, à œuvrer au rapprochement sino-israélien ? Difficile à dire. Selon certaines sources, tout aurait commencé en 1978 lorsque, de retour de Chine où il s'était rendu pour affaires, il aurait contacté le premier ministre Menahem Begin - un ancien du mouvement Betar lui aussi - et lui aurait proposé d'ouvrir les portes de l'Empire du Milieu aux intérêts israéliens, notamment par la vente d'armes et d'équipements militaires, en échange d'une exclusivité totale sur ces échanges. Ce qui est sûr, c'est qu'à cette date, l'homme d'affaires bénéficie de contacts en Chine via la communauté juive qu'il n'a jamais complètement perdu de vue, que la Chine cherche alors à moderniser son armée et que, faute de pouvoir compter encore sur

l'Occident, elle est ouverte à toute solution alternative. De leur côté, les Israéliens aussi sont intéressés. Outre que l'industrie militaire du pays, en butte à la concurrence européenne et américaine, est à la recherche de débouchés extérieurs, on n'est pas hostile, en haut lieu, à un rapprochement avec un Etat qui soutient, depuis 1949, les ennemis arabes israéliens. A Tel-Aviv, on pense en effet qu'un tel rapprochement pourrait permettre d'influencer dans le bon sens la diplomatie chinoise. Restent enfin les Américains. Depuis que Kissinger a opéré un rapprochement avec la Chine - qui a culminé lors de la visite de Nixon à Pékin en février 1972 - , ils ne sont pas hostiles à ce qu'Israël aide les Chinois. A Washington, on n'ignore certes pas qu'une partie des équipements militaires vendus par Israël prendront la route du Cambodge, que saigne alors l'épouvantable régime des Khmers Rouges. Mais les Khmers sont les amis des Chinois et surtout les ennemis des Vietnamiens, la bête noire des Etats-Unis. Les ennemis de mes ennemis sont mes amis. Ainsi va la realpolitik...

A partir de la fin des années 1970, tout en poursuivant



en parallèle ses propres affaires dans une grande partie du monde, Saul Eisenberg commence à livrer régulièrement des armes à la Chine, prélevant 5% de commissions sur chaque livraison. Effectuées d'abord via la Sibat, une agence gouvernementale dont Eisenberg est le représentant officieux, les transactions s'effectuent ensuite par l'intermédiaire d'une société spécialement enregistrée au Panama à cet effet et dépendant d'Israel Corp : United Development Inc. Systèmes de communication, canons de 105mm, systèmes de visée nocturne, missiles sol-air et air-air : tout y passe, y compris des cargaisons entières de pistolets-mitrailleurs Uzi. Très lié à Shimon Peres - ministre de la Défense, des affaires étrangères et deux fois premier ministre -, Saul Eisenberg a également ses entrées dans le complexe militaro-industriel israélien, et au Mossad.

L'Etat hébreu y gagnera ce qu'il cherche : un rapprochement progressif avec la Chine qui culminera en 1992 avec l'établissement de relations diplomatiques officielles entre les deux pays. Dans les années 1980 et 1990, Saul Eisenberg, toujours avec l'accord

des autorités israéliennes, élargit ses opérations à d'autres zones géographiques. Bien avant que n'éclate, aux Etats-Unis, l' « Irangate » - la vente d'armes aux Iraniens dont les profits servent à financer le mouvement contre-révolutionnaire nicaraguayen des Contras - l'Etat hébreu, par l'intermédiaire de Saul Eisenberg, vend ainsi des armes à l'Iran, alors en guerre contre l'Irak, l'un de ses pires ennemis au Moyen-Orient. On retrouve même la main de l'homme d'affaires en Amérique du Sud. Jusqu'à sa mort en 1997, Saul Eisenberg fait ainsi figure d'agent officieux de la diplomatie israélienne.

Tristan GASTON-BRETON,

Historien d'entreprises

tgastonbreton@elzear.com